

MUSIC
DECLAN McKENNA

TEXTE
THOMAS MAFROUCHE

PHOTOS
MANON VIOLENCE

DECLAN McKENNA

Zeros, just for one day

Marcher dans les traces de David Bowie, voilà le rêve de centaines de jeunes musiciens. Beaucoup se plantent, mais certains arrivent parfois à transformer le fantasme en réalité. C'est l'exploit que réalise Declan McKenna, un Anglais surdoué de vingt-et-un ans, avec Zeros, un deuxième album épatant placé sous le signe du Starman. Entretien avec l'étoile filante, de passage à Paris juste avant la crise sanitaire.

“Lorsque vous êtes anglais, vous trimballez toujours avec vous l’humeur maussade du pays. C’est pareil pour David Bowie ou Paul McCartney, ils ont enregistré un peu partout, mais leur musique a toujours comme toile de fond cette grisaille toute britannique.”

DECLAN
McKENNA

C’est un immense bond en avant que vous faites avec ce deuxième album. Est-ce que vous aussi, vous le ressentez comme ça ?

Declan McKenna : Absolument, oui. Je suis très heureux de ce disque. Par rapport au premier, *Zeros* colle davantage à l’idée que je me faisais de ma musique. Je crois que j’ai compris ce que j’essaie d’accomplir. Avec celui-ci, j’ai trouvé une direction qui me va assez bien. J’ai pris le temps de réfléchir à chaque aspect, pas seulement l’écriture d’ailleurs, mais aussi le son, l’artwork... C’était long, mais ça valait le coup de soigner chaque détail. Tout ça était très excitant. Et ça l’est toujours d’ailleurs.

L’enregistrement s’est fait à Nashville, avec le producteur Jay Joyce. Les compositions étaient-elles déjà structurées à votre arrivée sur place ?

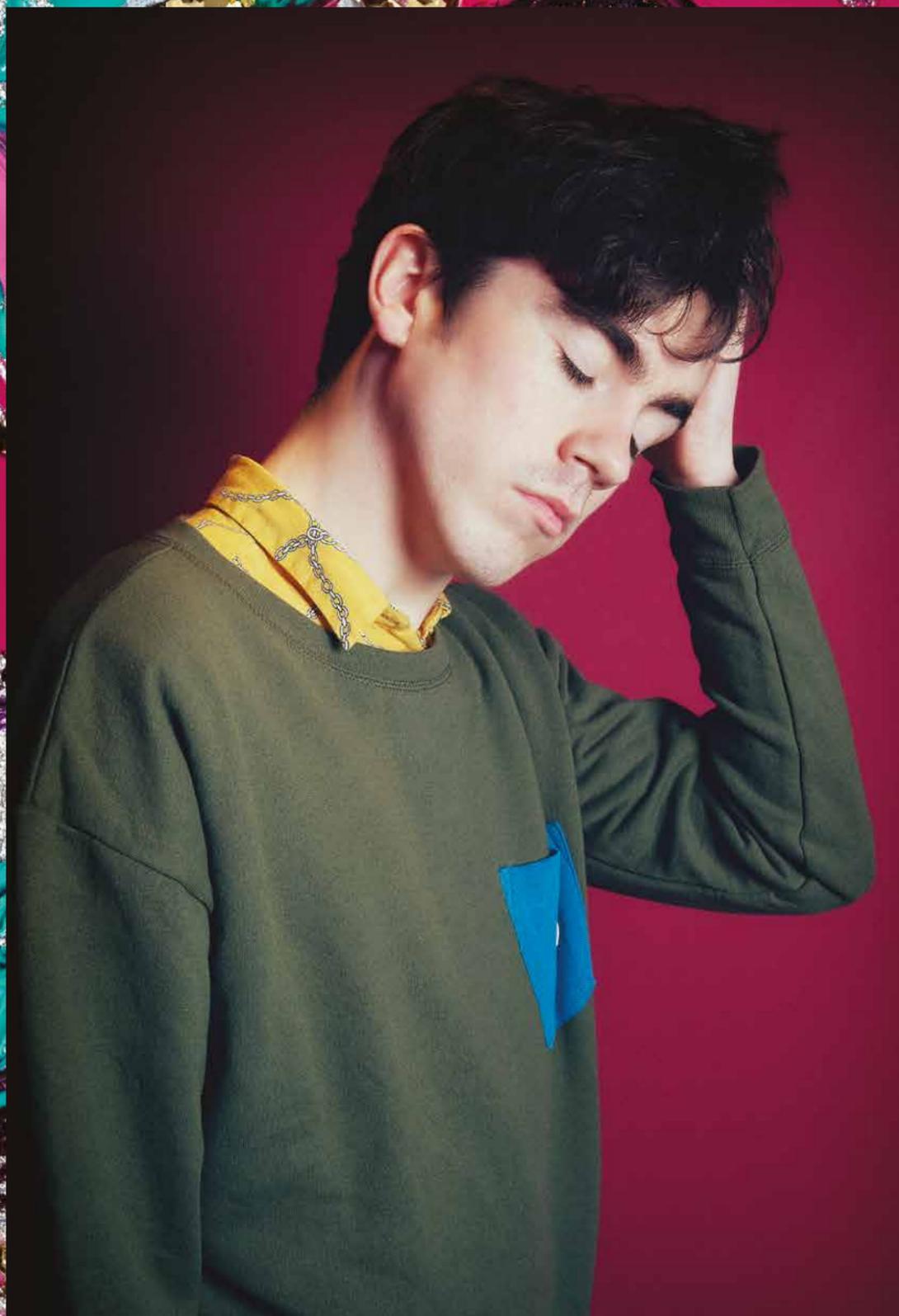
D. McK. : Tout était déjà écrit, à part le morceau « Beautiful Faces » qui est le résultat hybride de deux chansons différentes. Tout le reste, ça a été composé à Londres il y a déjà deux ans. Il y a donc eu une longue période de maturité et de gestation avant d’entrer en studio. À Nashville, je suis resté cinq semaines en tout, l’été dernier. J’ai monté un groupe avec des musiciens locaux, parce que j’ai pas mal de connaissances sur place. C’est la capitale de la musique aux États-Unis, c’est très facile de trouver d’excellents musiciens de studio. La ville est à taille humaine, contrairement à Los Angeles, alors dès qu’on traîne dans certains endroits, on finit forcément par croiser les mêmes têtes, et on se lie vite d’amitié entre artistes. C’est un endroit super pour faire un album. Il faut juste éviter de se perdre dans la folie du centre-ville, avec tous les bars du Strip qui ne dorment jamais. Sinon vous risquez de ne pas retrouver le chemin du studio le lendemain... (rires) En revanche, la météo est complètement dingue là-bas. Pendant une semaine il y fait très chaud, et puis un jour, sortie de nulle part, vous avez une tempête d’une violence inouïe qui s’abat sur vous et retourne tout. Un soir, des copains m’ont traîné à un match de football américain. L’orage s’est abattu d’un coup, genre l’apocalypse. Ils ont évacué tout le monde. Quand vous rentrez chez vous, vous n’en revenez pas d’avoir échappé à un truc pareil. (rires)

— *S’écraser par terre*

Malgré cette immersion, on ne ressent pas du tout l’influence de Nashville. Comme si votre environnement n’avait aucune prise sur vous...

D. McK. : Je crois que d’une certaine manière, où que je sois, je suis dans ma bulle. Et je ne voulais surtout pas faire un disque de country ! Si j’ai choisi Jay Joyce, c’est parce que j’aimais le grain de son travail sur *Melophobia* de Cage The Elephant. Il a su parfaitement retranscrire l’énergie du groupe, tout en préservant leur sensibilité émotionnelle. Un vrai bon disque de rock, efficace et très touchant. Je voulais que mon nouvel album sonne de cette manière-là. Je suis donc surtout allé à Nashville pour Jay Joyce, parce qu’il y a installé son studio, plutôt que pour la ville en elle-même. De toute façon, lorsque vous êtes anglais, vous trimballez toujours avec vous l’humeur maussade du pays. C’est pareil pour David Bowie ou Paul McCartney, ils ont enregistré un peu partout, mais leur musique a toujours comme toile de fond cette grisaille toute britannique.





Connaissez-vous personnellement les Cage The Elephant ?

D. McK. : Oui, ce sont de très bons amis. En plus, on a le même management, ce qui fait qu'on se croise très souvent. J'ai encore revu Matt à un concert il y a quelques temps ! C'est un mec adorable et un véritable artiste. Il a une personnalité à l'opposée de celle de son frère Brad, ils sont un peu l'alpha et l'oméga. Ils sont tous les deux fous, mais différemment. (rires). Sur scène, c'est l'un des meilleurs groupes que je connaisse, et je pense que d'une certaine manière, ils ont eu une petite influence sur moi. C'est de leur faute si je me jette dans le public en plein concert. (rires) D'ailleurs, il faut que j'apprenne un peu à me contrôler...

C'est quoi le truc le plus fou que vous ayez fait sur scène ?

D. McK. : Le plus fou je ne sais pas, mais le truc le plus stupide je vois très bien ! C'était à Boston, je m'en rappelle comme si c'était hier. J'ai commencé à grimper au mur pour atteindre le balcon, lorsque soudainement la sécurité est arrivée pour m'en empêcher. J'ai dit : « OK ». Mais dès qu'ils se sont éloignés, j'ai rapidement continué mon escalade. Sauf qu'une fois sur le balcon, au moment de sauter, je me suis rendu compte qu'il n'y avait personne pour me réceptionner en bas. Quand j'ai vu arriver les agents de sécurité à toute allure, je n'ai pas réfléchi et j'ai quand même sauté. Je me suis écrasé par terre comme une merde, lamentablement, me réceptionnant sur le dos et continuant de chanter malgré la douleur. Depuis, dès que mon dos me fait souffrir, je repense à cette scène et je me dis que j'aurais peut-être dû m'abstenir ! (rires)

— Un air de Bowie

« Be An Astronaut », l'un des gros morceaux du disque, est sous haute influence Bowie : la voix théâtrale, le côté cabaret décadent de Aladdin Sane, la référence à l'astronaute... Tout y est !

D. McK. : Je suis ce qu'on pourrait appeler un Bowie child. J'avais envie que mon album contienne un titre très fortement inspiré de sa musique. Parce qu'elle est tellement importante pour moi. Vous savez, il m'a fallu des années pour accepter sa mort. Aujourd'hui encore, il m'arrive d'avoir du mal à le croire. Je suis tellement triste de ne pas avoir eu la chance de le voir sur scène. De toute façon, je crois que tout mon disque est sous haute influence Bowie. Mais c'est flagrant sur ce morceau, je voulais qu'il sonne comme l'un des titres épiques de sa période glam. À un moment, j'avais même songé à ajouter un orchestre symphonique, puis je me suis dit que j'allais plutôt tenter d'aller vers des sonorités plus modernes. C'est à ce moment que les synthés sont arrivés. Sinon ça aurait été trop 70's, et je ne voulais pas tomber dans le cliché. Quant à l'idée même de l'astronaute, là aussi, c'est une référence directe à Bowie. Parce qu'il est arrivé dans ma vie comme un astronaute tombé du ciel.

Si vous ne deviez garder qu'un disque de David Bowie, ce serait lequel ?

D. McK. : Ouch, c'est difficile ! Sans doute *Hunky Dory*, parce que c'est l'album qui m'a fait entrer dans son univers. J'aime chacune des chansons et je me souviens encore de la première fois que j'ai entendu « Life on Mars? », quand j'étais môme. Quelle expérience ! Je me suis dit : « Mais qui est-ce type ? D'où vient-il ? Je veux en entendre plus ! ». J'adore aussi la bizarrerie très british de « Oh! You Pretty Things ». Et puis, il y a la formidable chanson de clôture « The Bewlay Brothers », qui m'a guidée durant l'écriture de mon titre « Beautiful Faces ». Je bloquais sur la fin, et à un moment je me suis dit : « Que ferait David Bowie à ma place ? Ah sans doute un truc harmonique à la « Bewlay Brothers » !

“Je suis ce qu'on pourrait appeler un Bowie child. J'avais envie que mon album contienne un titre très fortement inspiré de sa musique. Parce qu'elle est tellement importante pour moi.”

**DECLAN
MCKENNA**

“Gamin, je jouais au jeu vidéo Band Hero, vous savez avec la guitare en plastique. Et je passais mes journées à reprendre «Let's Dance». Comme vous le voyez, j'ai toujours été obsédé par Bowie !”

DECLAN
McKENNA

L'artwork du disque est aussi très glam, avec cette combinaison glitter !

D. McK.: Oui, complètement ! C'était encore une manière de rendre hommage à David Bowie, je ne peux pas le nier. La photo a été prise dans le Kent, dans un manège rotatif d'une fête foraine. L'idée était d'avoir une sensation de mouvement. On a fait les photos avec le manège circulaire en marche. J'étais collé sur les rebords avec la force centrifuge et l'appareil photo était placé au centre. C'était intense, d'ailleurs au troisième essai j'ai bien cru que j'allais être malade ! Mais ça valait le coup, nous n'aurions pas pu reproduire ça en studio ! C'était un peu comme un exercice d'astronave...

— *Funk de l'espace!*

On ne veut pas faire une fixette sur David Bowie, mais quand même, dans la chanson « The Key To Life On Earth », il y a un son en particulier qui semble tout droit sortir de... [il nous coupe la parole et termine de lui-même notre phrase, Ndr]

D. McK.: « Ashes To Ashes » ! C'est le petit son de vibraphone oui, il sonne pareil ! Je trouvais que ça ajoutait un petit côté bizarre et cool au morceau. D'ailleurs, il y a le même genre de son sur le dernier disque de Cage The Elephant, *Social Cues*. Je parlais de *Hunky Dory* tout à l'heure, mais *Scary Monsters (and Super Creeps)* est mon autre disque préféré de Bowie.

C'est quoi, d'après vous, la clé de la vie sur Terre (« The Key To Life On Earth ») ?

D. McK.: L'amour, bien sûr ! En tout cas c'est ce que tout le monde dit, mais ce que je constate au quotidien, c'est que personne n'agit de la sorte ! Il n'y a pas beaucoup d'amour sur Terre en ce moment, et je crois que c'est notre rôle à nous, les artistes, de semer des graines d'amour sur cette planète. En tout cas c'est ce que j'essaie de faire avec ma musique.

Sur « Daniel, You're Still A Child », vous jouez avec un groove qu'on ne vous connaissait pas. D'où vient cet intérêt pour la musique funk ?

D. McK.: J'ai écrit ce morceau avec mon pote Max Marlow, que j'avais rencontré à l'époque de « Brazil », qu'il avait produit. Il est à fond dans la musique groovy. On aime bien jouer ensemble, il m'aide pas mal lorsque je bloque sur un titre. Là, c'est lui qui a amené ce truc très funk, et c'était une merveilleuse idée ! Mon coloc' est aussi un énorme fan de Parliament et Funkadelic. Un jour, il m'a fait voir une vieille vidéo live de George Clinton, un truc de space funk complètement taré avec des vaisseaux spatiaux et des costumes de l'espace. Ça m'a longtemps fasciné ! Et puis, comment résister à la musique funk ? Dès que le beat résonne, ça vous colle à la peau, ça vous contamine et vous ne pouvez vous empêcher de danser.

Aimez-vous les disques funk de Bowie ?

D. McK.: Bien sûr, même si ce ne sont pas mes préférés ! J'ai toutefois un faible pour la chanson « Let's Dance ». Quand j'étais gamin, je jouais au jeu vidéo *Band Hero*, vous savez avec la guitare en plastique. Et je passais mes journées à reprendre « Let's Dance » ! Comme vous le voyez, j'ai toujours été obsédé par Bowie ! — P

declanmckenna.net et facebook.com/DeclanMckennaMusic

